

Frontière nouvelle de la sculpture

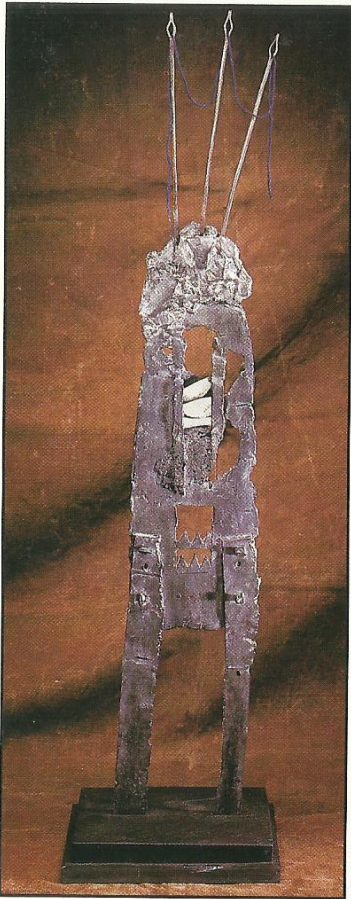
Jacques Leenhardt

Notre tradition occidentale n'a eu de cesse d'arracher l'art à ses fonctions sacrées, politiques ou religieuses. C'est à ce prix que s'est constituée l'autonomie de l'artiste, sa liberté à l'égard des canons, des modèles et de leur observance rapidement devenue elle-même source de nouveaux académismes.

Cet effort, dans sa logique même, devait inévitablement conduire à déplacer tous les enjeux de l'art sur les problèmes de forme. On s'enlisa souvent dans le formalisme.

Et voici que, depuis quelques décennies, une autre tradition à grands pas prend le chemin inverse, afin de redonner toute sa puissance symbolique au geste artistique. Voici que, puisant à toutes les sources que n'a pas touchées la logique occidentale, Monique Le Houelleur réinstalle la force prospective et interrogative de l'art au coeur même de notre sensibilité à l'art. Cette resymbolisation de la pratique artistique attire tout à coup l'attention sur les pouvoirs de l'objet d'art, ou mieux, sur les marges de celui-ci, ses frontières, car les sculptures de Monique Le Houelleur, plutôt que des "objets d'art" proprement dits, sont autant de réceptacles d'énergies, de clameurs béantes, de symboles aux indications incertaines mais puissamment attractives.

Peut-être nous faut-il, devant ces *Porte de l'invisible*, ou *Porte de l'eau*, et ces *Tables de divination*, voir exprimé en toute violence cela même que Brancusi, en d'autres temps, avait voulu sublimer dans la *Table du silence*, la *Porte du baiser* et la *Colonne sans fin*, j'entends la fusion des contraires complémentaires, le métissage essentiel des cultures, les noces du ciel et de la terre.



Quentin Bertoux

la parole mesurée



Quentin Bertoux

sans titre

Ces noces barbares, qui sont le terreau même de la culture, Monique Le Houelleur les a vécues dans son origine asiatique, son existence africaine et son état d'artiste française. Elle les rend manifestes, pour nous, dans ces oeuvres où se marque la nouvelle frontière de la modernité, son arrachement à son propre passé, dans la production d'un art plus fortement lesté de sens.

Sans doute le sens ne se présente-t-il plus à nous dans cette belle unicité. Il est ici et là, fragmentaire, toujours recommencé. A l'image de cette *Peau de tente touarègue*, dont l'unicité ne peut dissimuler le nombre impressionnant des morceaux qui la constituent. Mais cette multiplicité même fait droit à un sentiment oublié de la vie, lisible en chaque endroit, et l'infinité des accidents, qui marque de ses sutures l'harmonie de son damier, souligne le lent travail de composition, de retour, de recomposition. C'est lui qui atteste l'effort pour donner une raison d'être à ce qui risque toujours de disparaître dans l'insignifiance. *Le Grand Humide*, puisque tel est le titre donné à cette peau à la cohérence improbable, c'est comme une oasis au coeur du sable aride, comme une tache verte dans la géographie des déserts, comme un espoir que le travail humain une fois encore vaincra.

De bric et de broc, de sable et d'eau, morceau par morceau, Monique Le Houelleur s'emploie à recomposer. Traversant les cultures, faisant usage de tous les objets que chacune abandonne derrière elle à l'oubli, telle une Pénélope remontant avec entêtement le cours dissolvant du temps, elle affirme la constance du faire, de *l'homo faber* en son combat sisyphéen. Devant nous, là, échoués dans un espace qui ne les mérite que parce que nous sommes là pour regarder et penser avec eux, voici des objets humains. Ni plus ni moins, des objets de l'art.